

« Le doute est à la science ce que  
l'ironie est à la vie personnelle. »  
KIERKEGAARD

## Introduction

L'entrée en matière de *L'esprit du nihilisme*, que constitue ce premier tome, se fera de la manière la plus simple possible, en relevant le *trait* anthropologique et « psychologique » dominant du nihilisme démocratique occidental : l'ironie. La France, en particulier, est le pays d'élection où observer l'ethnologie du nihilisme démocratique achevé : chaque année, les grands médias multiplient un peu plus les comiques et les « imitateurs », qui occupent désormais *liturgiquement* l'écrasante majorité du « temps de cerveau disponible » des téléspectateurs. Les journaux adoptent toujours plus systématiquement, quand le sujet ne touche pas à quelque drame, le ton du sarcasme et de la dérision obligatoires, qui deviennent même la marque infailible du « bon démocrate », c'est-à-dire l'exemple universel d'homme vraiment libre ; mais aussi, c'est puisqu'il est « vraiment libre » qu'il convient de se montrer le plus modeste possible, par rapport à tous les miséreux qui n'ont pas cette chance : le principe d'ironie est cet impératif catégorique d'une charité bien ordonnée. Enfin, jamais le citoyen *quelconque* n'aura vécu sous l'impératif catégorique proprement

kantien, c'est-à-dire vide et non nécessité par quelque causalité naturelle, de « ne pas se prendre au sérieux ».

Notre temps a donc donné une allure de prophétie proprement eschatologique à la phrase de Stendhal disant que le peuple français est celui qui préfère le *plaisir de l'ironie* au *bonheur de l'enthousiasme*. Traduite dans les termes de Lacan, on dira qu'il en va ici de l'opposition entre la précarité intense de la jouissance (que Stendhal appelle en l'occurrence « plaisir ») et la durée « tranquille » du bonheur (la tension du moindre effort qui gouverne, dans le lexique freudien, le « principe de plaisir », opposé à celui de la jouissance). Traduite dans les termes de Badiou, la phrase nous ouvre à ce qui engage toute ma « dialectique » de l'événement et de la jouissance, à savoir : soit la vérité évanouissante et compulsive de la jouissance indéfiniment répétée, qui est la « vérité » du nihilisme démocratique, soit la vérité de l'événement même, survivant à sa jouissance précaire, et qui se constitue par le travail endurent d'un sujet par-dessus toutes les tentations d'abdication quotidiennes — seule ascèse apte à remplir une vie digne de ce nom, donc seul bonheur authentiquement accessible à notre court séjour sur terre.

La dérision est donc devenue la *forme obligée* du rapport à soi qu'entretient l'individu du nihilisme démocratique occidental. Du rapport aux autres aussi bien, bien sûr ; mais la dérision, le relativisme, etc., dont chacun frappe et les autres et le monde, ne sont possibles qu'à condition de se les appliquer d'abord à *soi* (charité bien ordonnée...). Personne ne « prendrait au sérieux », c'est-à-dire ne rirait aux sarcasmes que lancerait à la face des autres et du monde le sujet

qui se prendrait lui-même terriblement au sérieux; et même un tel sujet serait assuré de s'attirer une antipathie universelle. Ce qui démontre bien qu'il y a malgré tout un « sérieux » de l'ironie — et même un sérieux *mortel* —, noué à des *conditions d'énonciation* tout à fait fixes imposées par une époque donnée — la nôtre —, et donc de vérité de *ce* qu'énoncent les sujets de la dérision obligatoire par là.

Approfondissons d'emblée le diagnostic, en touchant de plus près à cette vérité qui s'énonce dans le *type d'énonciation obligatoire* qu'est l'auto-dérision imprescriptiblement préalable à la dérision de tout ce qui existe. Quel est le *message* qu'enveloppe visiblement cette forme impérative d'énonciation? Qu'est-ce que *montre* à tout instant, en prétendant le cacher, cette forme pure et cet impératif catégorique de la « dérision » généralisée?

La réponse coule aussitôt de source. Si le sujet de la dérision ne devait se définir que d'un trait, ce serait le suivant : il est celui qui *croit qu'il ne pense pas ce qu'il dit*. Ou encore : qui ne croit pas *qu'il pense* ce qu'il dit. Il se fout de tout et tout le monde, mais « il plaisante » ; il se raille et raille tout ce qui existe, mais ce n'est pas sérieux ; le respect démocratique et sa charité bien ordonnée exige qu'on se « chambre » à tout instant, etc. Ce qui signifie en même temps, *puisque'il ne dit jamais rien d'autre que cette dérision qui ne croit pas en elle-même*, que son dire est exactement *cette* croyance dont il se désiste : la croyance à *rien* — qui est exactement *la* question du « nihilisme » —, qui se déduit de notre croyance *en rien*. « Dieu est mort » veut dire, dans le nihilisme démocratique : rien n'est vrai, tout (ce qui existe) est « faux », pour de rire, « pas sérieux », etc. C'est cette situation proprement « théologique »,

à savoir : qui est privé de Dieu, dans la guise de la « laïcité » tolérante, ne croit plus en rien — c'est cette situation qu'il s'agit d'interroger. La dérision généralisée serait le solde d'un monde sans Dieu — le mode par où son absence étendrait encore son ombre. C'est cette situation qui a fait fleurir en même temps, de Debord à Baudrillard, les grandes thématiques du « spectacle » ou du « simulacre » généralisés — sujet du premier chapitre de notre libelle. « Dieu est mort » a été traduit, par le nihilisme démocratique : rien n'est sérieux, tout est pour rire, parodique, sans conséquence, etc.

### §§§

Quand on y pense, la situation ne va pas de soi. Mais on voit bien que le « retour du religieux » qui se déverse depuis quelques décennies sur la planète n'a pas peu à voir avec ce désistement du sujet supposé athée ; désistement dont la forme effective la plus saute-aux-yeux est dans les mœurs de ce que nous baptisons « principe d'ironie ». Le temps semble loin où Hegel pouvait faire montre de son profond agacement devant l'ironie des romantiques, et la négativité toute abstraite qui était selon lui la leur ; et où son plus turbulent contestataire, Kierkegaard, développait dans sa thèse universitaire, *Le concept d'ironie*, à vingt-trois ans, déjà la matrice de sa pensée, en des vues décisives, mais où l'ironie était encore tenue pour une donnée *aristocratique* de la profondeur philosophique, qu'il illustrera très peu de temps après par la figure du « joueur », ou par une méditation sur le personnage de Don Juan<sup>1</sup>. Or, l'ironie, et la plus raffinée, s'est aujourd'hui entièrement démocratisée. Cette démocratisation, on aura plus d'une occasion de le prouver, occasions qui excéderont ce

livre même à raison des tomes qui lui succéderont, a pour le moins partie liée avec le triomphe du *nihilisme* le plus épais dans les « démocraties » avancées, et jamais plus qu'en France. Ce pays, parallèlement à son extraordinaire tradition révolutionnaire, qu'il a allégrement bradé depuis trente ans, et à sa tradition coloniale, louis-philipparde et vichyste plus douteuse, était sans doute mieux armé qu'aucun autre pour démocratiser en une *forme* qu'elle maîtrise depuis toujours, et qui est sa troisième grande tradition après les deux autres : le sarcasme mondain sophistiqué, le « mot d'esprit », la virtuosité de saisie instantanée des rapports mondains, la violence *de salon*. Si le nihilisme démocratique consiste essentiellement à acculer les gens à une vie casanière, on comprend que cette dernière tradition ait abondamment fourni d'arsenaux son avènement.

Qu'on s'entende : je n'intente ici aucun *procès* de l'art ironique, singulièrement à la française. Au contraire, tout le chapitre sur Marivaux consiste en son plus vibrant hommage, et notamment dans sa « french touch ». Mais quant à la destination ultime de mon travail depuis quatre ans, qui consiste en une réflexion sur l'Histoire, il s'agit tout de même d'interroger le nouage étonnamment synchronisé du surgissement d'une *démocratisation de la forme ironique* avec l'instauration du *nihilisme de masse* de la marchandise de divertissement, coïncidant avec l'avènement, qu'on nous présente comme eschatologique, de la « démocratie » indépassable, « puisque parfaite comme jamais société ne fut », paraphrase Debord sans en avoir cru un seul mot. Voyant même dans cette perfection auto-proclamée la pire des tyrannies ayant jamais existé, et la commentant, cette fois à la première personne : « Jamais censure ne fut plus parfaite. Jamais

l'opinion de ceux à qui l'on fait encore croire, dans quelques pays, qu'ils sont restés des citoyens libres, n'a été moins autorisée à se faire connaître. » La question, plus modeste, que nous voudrions ajouter comme une contribution à la géniale critique sociale de Debord, c'est : pourquoi est-il requis que cette soumission et cette duperie s'auto-administrent (et s'auto-admirent : le principe d'ironie consiste à admirer en nous-mêmes, citoyens démocratiques, le *non-admirable*) par la *forme* discursive somme toute très spirituelle de l'*ironie* ?

Si l'on adopte le point de vue trivialement tenu pour « démocratique », à savoir que c'est le plus grand nombre qui a toujours raison, force est alors de constater que c'était la « frivolité » jeune-romantique qui avait raison contre Hegel : il suffit d'assister à une rentrée d'art contemporain français pour constater qu'à ce titre, il n'est absolument rien de plus jeune romantique allemand qu'un « branché » parisien. Si Kierkegaard avait été démocrate, ce dont il est permis de douter, ce phénomène aurait dépassé toutes les espérances qu'il eût été en son temps en droit de fonder quant à une « popularisation » de l'ironie, comme mode électif d'*accès à la vérité* pour une écrasante majorité d'êtres humains dans des pays bien déterminés : les plus « développés », aisés, confortables et pacifiques du monde à une époque donnée.

Pour preuve de mon attachement *par ailleurs* à la tradition française, je me place avec ce livre dans le sillage de la tradition des « discours édifiants » de Kierkegaard, courts et percutants, plutôt que dans ses livres plus longs ; plus encore, celle de la *philosophie française*, moins au sens de Descartes ou Bergson que de celles des Lumières, singulièrement Diderot. Là encore, la forme doit correspondre au

fond, en un sens qui fait abîme : la « frivolité » apparente de la forme ironique a de toujours, qu'on écoute Kierkegaard ou les Lumières françaises, touché au fond le plus profond, et c'est ce qui éclate aujourd'hui à vaste échelle. On sent bien qu'à répondre à la question : comment l'ironie a-t-elle pu devenir la *forme pure* de la subjectivité contemporaine ? on se met en position de répondre à l'une des questions philosophiques de toujours les plus graves : *que nous arrive-t-il ?*

### §§§

Tout laisse donc à penser que se niche quelque part un *cogito* de l'ironie. Là où Françoise Sagan a pu dire que l'humour était la politesse du désespoir, on peut avancer que l'ironie, comme forme hégémonique de *rapport social* quasi obligatoire du sujet contemporain, donc en quelque sorte la *seconde nature* du type de mondanité psychologique des « pays développés », est quant à elle *l'élégance du nihilisme*. Chacun est tenu de ne se représenter autrement qu'ironiquement ; tout le monde est spontanément porté à *saisir sa vérité propre*, hors même de tout regard extérieur, par l'ironie et l'auto-dérision, comme ultime membrane prophylactique, il faut bien le dire, contre le suicide lui-même.

Sous ses dehors aujourd'hui va-de-soi, l'ironie constitue donc un *appareil de capture* d'une vérité plus profonde que celle que saisit chacun quant-à-soi, puisqu'elle est partagée spontanément par tous, et qui a toutes les chances, non seulement de nous délivrer quelque chose de la vérité *d'une époque entière* de l'occident, mais, bien plus,

d'en dire long sur la structure *de la vérité elle-même*. Et c'est où la tournure nécessairement « légère » de la présentation de son concept avoue son ambition cartes sur table : si la vérité, de toujours, est *elle-même de structure ironique*, alors sa forme, devenue donnée flagrante et imprescriptible des sujets contemporains, dit encore quelque chose de la forme beaucoup plus immémoriale de l'individualité *humaine* comme telle. Comme je l'ai démontré ailleurs<sup>2</sup>, *il n'y a pas d'ironie pour les autres espèces animales*. Comme la parole, la Technique, la Religion ou le Droit, et évidemment le rire, l'ironie est le propre de l'homme ; même si la visée de l'ironie telle que nous l'entendrons ici, comme *sémantique intersubjective primordiale*, fait moins rire, et plutôt jaune, que sourire, et sourire tristement : l'ironie contemporaine dont nous parlons est, à y regarder de près, profondément mélancolique, et même dépressive. Étant la forme de politesse sémiotique du nihilisme, elle est aussi sa consolation subjective, et sans doute la plus efficace et répandue (combien plus douce que les drogues, par exemple).

Esprit français, défendons-nous. Et c'est dans l'une de ses dernières pièces, l'une des plus denses et profondes, et des plus caractéristiques de « l'esprit français » mondialement célèbre, jusqu'au folklore, *Les acteurs de bonne foi*, que Marivaux fait dire à l'un de ses personnages : « ils font semblant de faire semblant ! ». Cette pièce fournit la matière d'une analyse composant le chapitre sans doute décisif de la présente étude. Elle parle — encore l'abîme — d'une *pièce dans la pièce* ; elle montre comme les personnages requièrent une *autre scène* que la scène mondaine et sociale courante, un *usage nécessaire de la comédie*, comme prothèse sans laquelle aucun de ses personnages

n'arriverait à transmettre aux autres le *réel de son désir*. Elle montre, de façon bien plus efficace qu'une longue analyse, comment la traversée *nécessaire* du semblant, pour l'animal humain, est la passe imprescriptible pour qu'il rencontre le réel de sa vérité, et la vérité de son réel. « Malgré la comédie, tout est vrai », dit le même personnage, dont il n'est pas du tout anodin — mais ceci ne sera analysé que dans les tomes suivants, plus « lourds », de l'entreprise *L'esprit du nihilisme* —, qu'il soit aussi le *plus bas placé* de l'échelle sociale. Et même, pour tout dire, comme on verra, une sorte d'attardé mental pathétique.

Je dois dire que la découverte de cette pièce a constitué, à titre personnel, une petite blessure narcissique. J'avais cru, il y a longtemps<sup>3</sup>, faire une trouvaille avec l'expression « faire semblant de faire semblant ». C'était la définition que je donnais de l'ironie, elle m'était venue telle qu'elle, et j'ignorais alors qu'un certain Marivaux m'avait de longtemps précédé. Ma petite originalité sera pourtant sauvée, si j'arrivais ici à forcer *philosophiquement* — au sens le plus français de l'adverbe — la robustesse que j'ose dire *universelle* de l'énoncé. Croyant encore qu'elle fût de mon cru, j'avais même tout bonnement proposé qu'elle entrât au dictionnaire, comme définition absolument canonique de ce qu'*est* l'ironie chaque fois qu'on en fait usage. Jusque, soit dit en passant, dans les formes les plus inquiétantes : combien de fois n'entendons-nous pas des gens « faire semblant » de faire des blagues racistes... et qui à force de « faire semblant » nous convainquent qu'ils sont *bel et bien* racistes, et qu'ils n'avaient donc pas fait semblant, mais *fait semblant de faire semblant* d'être racistes. Depuis le temps — plus de cinq ans — où j'avais fait la remarque, la France contemporaine, et l'orientation politique qu'elle a prise récemment, ne

laisse pas de confirmer que l'observation avait visé juste. Voilà un exemple trivial du chas microscopique par où l'ironie *touche au plus inquiétant* du nihilisme qui nous accable. La démonstration quasi mathématique de l'équation « ironie = faire semblant de faire semblant » s'égrène encore, de la manière la plus claire et concise, dans le chapitre qui ouvre le présent libelle. Elle concerne le penseur qui est sans doute allé le plus loin dans le commentaire du nihilisme démocratique français comme devenir-*parodique* généralisé. Sauf qu'il n'a appelé le phénomène ni « parodie », ni « ironie », mais « simulacre ». Le simulacre de Baudrillard — pour ne pas nommer ledit penseur — est le règne de l'ironie *triste*. Ou du sarcasme dépressif.

### §§§

La psychanalyse, que nous évoquerons en passant, a trouvé dans la question du mot d'esprit, ou du *witz*, quelque chose qui touche de près à la vérité de l'inconscient du sujet. De même, on voit aussi bien tous les jours, au-delà du *volontarisme* ironique dont nous faisons tous preuve, que quelqu'un *fasse involontairement acte* d'ironie, et, par là, témoigne d'une vérité *dont il ne se rend pas compte*, comme la pièce de Marivaux l'illustrera encore abondamment, et alors surgit le *pathétique*. Cette structure elle-même nous remet à fort loin, puisque à remonter le fil historique de l'ironie, comme ne l'a pas manqué Kierkegaard, on finit par rencontrer, en son Maître, la natalité de la philosophie elle-même : nommément Socrate.

Pour s'en convaincre, ouvrons le dictionnaire : « Ironie, du grec *eirôneia*, 'action d'interroger en feignant l'ignorance', procédé

habituel à Socrate, d'où l'expression 'ironie socratique' ». Pour ajouter aux considérations insurpassables de Kierkegaard, nous devons dire avec force que la définition du dictionnaire, quoique élégante, est à l'examen erronée. Car, premièrement, il est assuré que Socrate *ne fait pas du tout semblant* d'ignorer. Il ne feint d'aucune façon l'ignorance, il est *vraiment* ignorant, et c'est même là son *savoir le plus orgueilleux*<sup>4</sup>. C'est par le savoir de sa propre ignorance, et en tendant au savoir « plein » de ses interlocuteurs ce miroir vide, qu'il soutire, comme une sage-femme les enfants, la vérité des sujets qui viennent tâter de ses services. Ici encore, il est impossible de ne pas y reconnaître la vieille matrice de la cure psychanalytique. Et comme dans une cure, l'ironie peut aussi, comme nous le dirons en son lieu, *virer subitement au tragique*. Concernant ce *vide de la vérité*, nous ne pouvons, une fois encore, nous mesurer à la virtuosité sans égale avec laquelle Kierkegaard en a pénétré les arcanes ; la *force de négativité* qu'il lui attribue, et qu'il confronte sans complexes à la grandiose négativité hégélienne. Mais nous citerons seulement les traits par où Kierkegaard *prophétise* l'attitude de l'animal du nihilisme démocratique : Kierkegaard mettant en rapport la conscience ironique et la douleur de la *conscience de la finitude*. D'un côté, nous dit Kierkegaard, l'ironie est l'infini de la négativité à portée de tout sujet, par quoi il anticipe, tout de même, son caractère « démocratique » ; de l'autre, l'ironie est, dit-il, ce qui « limite, finitise, restreint, et, de ce fait, créé la vérité, la réalité, le contenu ; elle corrige et châtie, donnant ainsi de la tenue et de la consistance. »<sup>5</sup> Kierkegaard croyait-il si bien dire ? Sans doute pas. Il eût probablement été accablé par la promptitude toute démocratique à ce que le plus grand nombre s'empare de cet art supposé par lui « aristocratique » ; il eût corrigé son diagnostic en l'aggravant

simplement. L'ironie n'est plus ce qui « donne tenue et consistance » à qui la pratique, elle est ce qui sauve la dignité et la consistance de l'animal « démocratique », mais *in extremis*. L'ironie touche à un sentiment que Kierkegaard connaissait fort bien, ayant été son philosophe le plus profond : le *désespoir*. Et l'ironie est le dernier recours, la bouée de sauvetage du naufrage subjectif que ressent, mais « poliment », le citoyen du nihilisme démocratique.

Deuxièmement, non seulement Socrate ne feint aucunement une ignorance qu'il avoue toujours rubis sur l'ongle dans ses confrontations avec ses disciples ou ses ennemis, mais encore est-il au moins *indécidable* de déterminer, en aucun point des dialogues platoniciens, qu'il invente l'ironie *volontairement*. Par où, cette fois-ci, nous excédons résolument Kierkegaard ; peut-être parce qu'anachroniquement, ce dernier ne pouvait rien savoir de l'inconscient découvert par Freud, et qu'il attribuait à Socrate un *volontarisme* de l'ironie que rien n'atteste nulle part. Il n'est pas douteux que nombre de ses interlocuteurs, en particulier ses ennemis et plus particulièrement encore les plus rageurs, *supposent* dans son attitude que l'ignorance *soit une feinte*. Et donc *supposent* qu'il se paie leur tête, hypothèse que Kierkegaard ne met jamais en cause ; se projetant personnellement, comme dans la peau du jeune séducteur cynique, dans la figure de l'ironiste *volontaire*, il tient pour acquise cette hypothèse à vrai dire *indémontrable*. Comme son contraire d'ailleurs. Socrate, c'est déjà Candide. Mais là où Candide est la projection de Voltaire, figure cette fois assurée, quoique autrement que Kierkegaard, de l'ironiste ludique et volontaire bien déterminé à manipuler son monde, rien dans les dialogues tenus la dragée haute par Socrate ne nous permet pour autant d'affirmer

qu'il soit *volontairement* ironique. Peut-être bien Socrate, qui préfigure à sa façon le personnage conceptuel que Jacques Rancière inventera sous le nom de « Maître Ignorant », a-t-il créé l'ironie par un gigantesque *acte manqué*, acte manqué dont Lacan nous a appris que son comique était toujours sa réussite « objective », au-delà des intentions souvent contraires du sujet qui le perpète.

Ce qui est moins douteux encore — comme pour le personnage « demeuré » que nous examinerons dans la pièce de Marivaux —, c'est que s'il est soupçonné des milliers de fois de feindre, la conclusion que tout lecteur de Platon tire est que Socrate *n'aura jamais feint quoi que ce soit!* Sa modestie, son ignorance *non feinte*, est la manière à point nommé la plus candide de tendre à ses interlocuteurs la *négativité absolue* dont ils ont besoin sans le savoir, pour que s'y déploie leur vérité — comme dans une cure psychanalytique là encore. Et ça marche, on le sait, infailliblement. Fonçant dans la muleta vide qu'il leur tend gentiment, ils sont toujours amenés à un acte plus qu'à son tour involontaire, à savoir : *nier devant Socrate et les autres interlocuteurs ce qu'ils croyaient savoir*. Certains, comme ses ennemis, la plupart des sophistes, le prennent très mal. C'est de ce seul travail de sape en miroir que surgit la vérité, et l'ironie parfois poignante des situations socratiques. Bref : Socrate est bel et bien le créateur de l'ironie, mais rien de la lecture de Platon, pas plus que de celle d'Aristophane ou Xénophon, ne nous permet d'en déduire qu'il en fût aussi peu que ce soit *conscient*.